



LES ANGLES MORTS

CAHIER N°006

UN COUPABLE,
ET TOUT
DEVIENT SIMPLE.

Un coupable, et tout devient simple.

Temps de lecture : 12 minutes

Jean Lefebvre – © Curieuse Agence – 2026

Explorer : Populisme • Complexité • Démocratie • Responsabilité • Discernement

Quand le peuple devient une réponse à tout

À moins d'un an de l'élection présidentielle de 2027, Marine Le Pen vient de remettre au premier plan une proposition politiquement explosive : si elle accède à l'Élysée, elle entend soumettre directement aux Français, par référendum, une profonde modification des règles constitutionnelles relatives à l'immigration. La controverse ne porte pas seulement sur le fond. Elle concerne aussi la méthode envisagée, le recours à l'article 11 de la Constitution permettant de se passer de l'accord préalable des deux assemblées qu'exigerait la procédure normale de révision constitutionnelle de l'article 89. Plusieurs constitutionnalistes y voient une rupture majeure avec l'équilibre institutionnel de la Ve République.

Le débat pourrait rapidement devenir celui que nous connaissons bien : pour ou contre Marine Le Pen, pour ou contre l'immigration, pour ou contre le référendum. Mais une autre question m'intéresse davantage. Pourquoi une formule aussi simple que « **que le peuple décide** » possède-t-elle aujourd'hui une telle puissance ? Comment pourrait-on d'ailleurs être contre ? En démocratie, le peuple est souverain et le référendum est un instrument parfaitement démocratique. Pourtant, derrière cette évidence se cache une mécanique beaucoup plus profonde : lorsque les institutions paraissent lentes, impuissantes ou éloignées, l'idée d'un peuple qui pourrait enfin décider directement ne propose pas seulement une autre procédure. Elle propose une autre explication du monde.

Cette explication pourrait se résumer ainsi : **si le peuple sait ce qu'il veut et que cette volonté ne se traduit pas dans la réalité, c'est nécessairement que quelqu'un l'en empêche.** Il faut donc identifier ce quelqu'un. Les élites, les juges, Bruxelles, les technocrates, les médias, les riches, les étrangers, les assistés, la finance, le système : les responsables désignés changent selon les époques et les familles politiques. Le mécanisme, lui, demeure remarquablement stable.

Voilà peut-être le véritable Angle Mort du populisme.

Son pouvoir ne réside pas seulement dans sa capacité à apporter des réponses simples à des questions complexes. Cette définition, souvent répétée, ne va pas assez loin. **Le populisme simplifie surtout la responsabilité.** Il transforme des phénomènes produits par des systèmes complexes en histoires dans lesquelles il devient possible de désigner celui qui empêche, celui qui profite, celui qui trahit. Et, tout à coup, un monde devenu presque illisible redevient compréhensible.

Ce que m'ont appris les problèmes qui n'ont pas de propriétaire

J'ai souvent rencontré ce phénomène dans les organisations. Un projet prend trois mois de retard et, presque immédiatement, une question surgit : « **Qui est responsable ?** » Elle paraît parfaitement légitime. Le service financier attendait une décision du service technique, qui attendait lui-même une validation politique. L'élu pensait que l'administration préparait le dossier tandis que celle-ci attendait encore une information d'un partenaire extérieur. Chacun peut avoir correctement accompli ce qu'il pensait devoir faire et pourtant, au bout de la chaîne, rien n'a avancé.

Dans ce genre de situation, rechercher celui qui n'a pas fait son travail procure une sensation rassurante : nous retrouvons une prise sur le problème. Une personne identifiée peut être rappelée à l'ordre, remplacée, sanctionnée ou mieux accompagnée. Mais lorsque l'on cesse de regarder les acteurs séparément pour observer leurs relations, une autre réalité apparaît. Le retard n'est parfois situé nulle part. Il se trouve dans les dépendances entre les acteurs, dans une information qui circule mal, dans une règle ambiguë ou dans une organisation où chacun attend rationnellement quelque chose de quelqu'un d'autre.

C'est une expérience assez banale en management, mais elle dit quelque chose de beaucoup plus vaste sur notre manière de comprendre le monde. **Nous sommes beaucoup plus à l'aise avec une causalité incarnée qu'avec une causalité distribuée.** Un responsable possède un nom et un visage. Un système n'en possède pas. Et lorsqu'une situation nous inquiète, nous révolte ou nous échappe, cette différence devient considérable.

Le populisme transforme la complexité en récit moral

Dire que le populisme apporte des réponses simples à des problèmes complexes est pourtant insuffisant pour une autre raison : toute politique simplifie. Gouverner consiste précisément à transformer une réalité presque infinie en quelques décisions possibles. Une politique de santé résulte de milliers d'interactions entre professionnels, patients, établissements, territoires, financements, comportements et évolutions démographiques ; il faudra néanmoins décider de quelques priorités. Un budget public rassemble des milliers de lignes ; il faudra pourtant arbitrer. La simplification n'est donc pas l'ennemie de l'intelligence. Un grand responsable politique est même celui qui parvient à rendre intelligible une réalité compliquée sans la dénaturer.

Le basculement se produit lorsque la simplification ne porte plus seulement sur le problème, mais sur **la structure morale du monde**. D'un côté apparaissent ceux qui subissent et dont les aspirations seraient fondamentalement légitimes. De l'autre, ceux qui empêchent, profitent ou trahissent. La causalité devient progressivement culpabilité. Une population souffre : quelqu'un doit profiter de cette souffrance. Une réforme échoue : quelqu'un l'a empêchée. Une situation économique se dégrade : quelqu'un en tire nécessairement avantage. Une décision attendue n'est pas prise : quelqu'un confisque la volonté populaire...

Cette transformation possède une puissance considérable parce qu'elle remplace l'incertitude par l'indignation. Or il est beaucoup plus facile de savoir contre quoi se mettre en colère que d'accepter de ne pas savoir exactement comment résoudre un problème.

Prenons l'inflation, l'immigration, la désindustrialisation, l'insécurité, les difficultés de l'école ou la crise du système de santé. Aucun de ces sujets ne possède une cause unique. Ils résultent de mécanismes économiques, sociaux, politiques, démographiques ou internationaux qui s'entremêlent. Agir sur l'un peut produire des effets inattendus sur un autre.

Reconnaître cette complexité est inconfortable. Cela signifie accepter qu'une mesure puisse améliorer une situation tout en créant ailleurs une nouvelle difficulté. Cela suppose aussi d'admettre qu'un adversaire politique puisse parfois identifier correctement une partie du problème, sans pour autant avoir raison sur

tout. Et surtout, cela oblige à reconnaître une réalité peu compatible avec les slogans : certains problèmes ne disposent pas d'une solution simple, immédiate et sans contrepartie. Le populisme offre alors quelque chose de beaucoup plus séduisant : il ne supprime pas la complexité du réel, **il supprime la nécessité de la regarder.**

Le problème n'est pas que les gens seraient crédules

Ce serait pourtant commettre une grave erreur que d'expliquer le succès du populisme par la naïveté de ceux qui y adhèrent. Une telle lecture reproduirait exactement la rupture entre « ceux qui savent » et « ceux qui ne comprennent pas » dont le populisme se nourrit.

Le Baromètre de la confiance politique 2026 du CEVIPOF donne une mesure impressionnante du problème. Seuls 22 % des Français déclarent avoir confiance dans la politique, 15 % dans les partis et 20 % dans l'Assemblée nationale. Surtout, 80 % considèrent que le gouvernement « navigue à vue » et 88 % estiment que les élus n'assument pas leurs responsabilités lorsqu'ils échouent. Mais, dans le même temps, 82 % continuent de considérer qu'un système démocratique est une bonne chose et 79 % souhaitent que le référendum soit davantage utilisé. La demande n'est donc pas simplement celle de moins de démocratie : elle exprime aussi le désir de retrouver de la prise sur elle.

Ces chiffres permettent de regarder le populisme autrement. Car la complexité elle-même a parfois été utilisée comme un formidable moyen de ne plus répondre clairement. « C'est plus compliqué que cela », « les règles européennes s'imposent à nous », « les experts considèrent que », « les équilibres budgétaires ne permettent pas » : chacune de ces phrases peut être rigoureusement exacte. Mais lorsqu'elles constituent la réponse permanente faite à celui qui voit fermer son école, disparaître son médecin, augmenter ses dépenses ou changer son environnement, elles finissent par produire une conséquence politique redoutable. **La complexité devient l'autre nom de l'impuissance.**

Le populiste peut alors entrer dans l'espace laissé vacant avec une proposition extrêmement séduisante : « On vous raconte que c'est compliqué parce qu'on ne veut pas agir. » Il ne suffira jamais de lui répondre avec davantage d'expertise. Tant que les institutions démocratiques ne seront pas capables de rendre les problèmes complexes réellement intelligibles, celui qui les rend artificiellement simples conservera un avantage considérable. La véritable bataille démocratique n'oppose donc peut-être pas la simplicité à la complexité. Elle oppose **la simplification à la clarté.**

Un système sans coupable n'est pas un système sans responsabilité

Il existe cependant un danger symétrique. À force de parler de systèmes, d'interactions et de causes multiples, nous pourrions finir par diluer toute responsabilité. Ce serait une autre manière de rendre le réel incompréhensible. Des responsables prennent effectivement de mauvaises décisions, des dirigeants mentent, des institutions dysfonctionnent, des groupes défendent leurs intérêts et certaines politiques aggravent réellement les problèmes qu'elles prétendent résoudre. La pensée systémique n'est pas une gigantesque machine à excuser tout le monde.

Elle nous oblige en revanche à distinguer deux questions que le populisme fusionne volontiers : « **Qui porte une responsabilité ?** » et « **Qu'est-ce qui produit le phénomène ?** » Une personne peut avoir une responsabilité considérable sans constituer la cause unique du problème. Une décision publique peut aggraver une situation qu'elle n'a pas créée. Une institution peut protéger certains intérêts tout en remplissant parallèlement une fonction essentielle. Reconnaître cela n'interdit ni de juger ni de sanctionner ; cela évite simplement de croire qu'en supprimant celui que nous avons désigné comme responsable, nous supprimerons nécessairement le mécanisme.

C'est même l'un des tests les plus intéressants que nous puissions appliquer aux promesses politiques : que se passera-t-il après la disparition du coupable ? Si Bruxelles cédait, si les riches payaient davantage, si les étrangers étaient moins nombreux, si les fonctionnaires étaient moins nombreux, si les multinationales étaient davantage taxées ou si telle catégorie d'« assistés » cessait de bénéficier d'une prestation, le phénomène annoncé disparaîtrait-il réellement ? Peut-être en partie. Peut-être pas. Mais c'est précisément la question que le récit populiste supporte mal, car elle oblige à revenir du personnage au système.

Le peuple n'est pas une personne

La même simplification touche la notion de peuple. Nous entendons constamment que « les Français veulent », que « le peuple demande » ou que « les gens n'en peuvent plus ». Ces formulations peuvent parfois correspondre à des majorités mesurables, mais elles font disparaître une caractéristique essentielle d'une démocratie : le peuple n'a pas une volonté unique.

Les habitants des métropoles et ceux des territoires ruraux sont le peuple. Les salariés et les entrepreneurs aussi. Ceux qui réclament davantage de services publics et ceux qui veulent payer moins d'impôts également. Celui qui demande davantage de sécurité et celui qui craint l'extension des pouvoirs de l'État appartiennent à la même communauté politique. Le désaccord n'est pas un accident regrettable qui empêcherait enfin la volonté populaire de s'exprimer. **Le désaccord est la matière même de la démocratie.**

C'est pourquoi les médiations, les assemblées, les juridictions, les contre-pouvoirs et les procédures ne sont pas nécessairement des obstacles dressés entre le peuple et sa volonté. Ils permettent à des volontés contradictoires de continuer à appartenir à une même communauté politique. Une majorité peut décider, mais elle ne cesse pas pour autant de partager le pays avec la minorité. La lenteur démocratique est parfois exaspérante ; elle peut aussi constituer la protection dont nous aurons nous-mêmes besoin lorsque nous deviendrons minoritaires.

À l'approche de 2027, cette question prend une importance particulière. Le CEVIPOF souligne déjà que la campagne présidentielle s'inscrit dans un environnement marqué par la surabondance informationnelle et l'affaiblissement des repères traditionnels de confiance, au point d'évoquer une « fracture cognitive » affectant la manière dont les citoyens s'orientent dans le débat public. Le danger n'est donc pas seulement que nous choissions de mauvaises réponses. Il est que nous perdions progressivement les conditions communes permettant encore de discuter des questions.

Les marchands de simplicité

Voilà pourquoi je me méfie finalement moins de la radicalité que de la facilité. Une proposition radicale (radicale ne signifie pas extrémiste) peut être intelligente si elle reconnaît ses conséquences, accepte la contradiction et explique ce qu'elle risque de coûter. Le signal d'alerte apparaît plutôt lorsqu'un responsable affirme qu'une solution est évidente et laisse entendre que la seule raison pour laquelle elle n'a jamais été appliquée tient à l'incompétence, à la lâcheté ou à la malveillance de ceux qui gouvernaient avant lui.

La proposition devient alors extraordinairement puissante parce qu'elle offre simultanément une explication du passé, un adversaire dans le présent et une promesse pour l'avenir. Ce qui nous arrive possède enfin une cause, notre impuissance possède un responsable et l'élection de celui qui prétend avoir compris permettra de reprendre le contrôle. Il serait facile de qualifier ceux qui exploitent ce mécanisme de marchands de simplicité, mais cela ne suffirait encore pas. Un vendeur ne prospère durablement que lorsqu'il rencontre une demande.

Or cette demande existe. Dans un monde où les décisions paraissent de plus en plus éloignées, les chaînes de causalité de plus en plus longues et les responsabilités de plus en plus difficiles à identifier, nous voulons légitimement retrouver de la prise. C'est pourquoi la bataille contre le populisme ne peut pas être seulement une bataille contre les populistes. Elle doit être une bataille **pour l'intelligibilité du monde commun** : expliquer sans infantiliser, reconnaître les responsabilités sans fabriquer de coupable universel, accepter les contradictions sans les utiliser comme prétexte à l'inaction.

Le populisme gagnera toujours lorsque le choix se résumera à une explication fausse mais compréhensible face à une explication juste mais incompréhensible.

L'idée en une phrase

Le populisme ne simplifie pas seulement les problèmes : il simplifie surtout la responsabilité, jusqu'à faire croire qu'un monde complexe aurait toujours un coupable simple.

Comment modifier mon cap ?

Nous pouvons commencer par déplacer légèrement notre première question. Devant un problème politique, social ou économique, demander « à qui la faute ? » peut être nécessaire, mais demander d'abord « qu'est-ce qui produit cela ? » change profondément le regard. La seconde question oblige à chercher les règles, les intérêts, les comportements et les interactions avant de transformer l'un de leurs acteurs en explication générale.

Nous pouvons ensuite devenir beaucoup plus exigeants envers les responsables politiques sur leur capacité à expliquer. Refuser le populisme ne signifie pas accepter des discours technocratiques incompréhensibles. Au contraire : **rendre une situation complexe compréhensible sans la falsifier devrait devenir l'une des compétences politiques que nous évaluons le plus sévèrement.** Un responsable devrait pouvoir nous dire quels sont les trois ou quatre mécanismes essentiels d'un problème, ce qu'il peut réellement modifier, ce qu'il ne maîtrise pas et quels seront les coûts ou les contradictions de son choix.

À l'approche de 2027, nous pouvons également examiner les propositions qui nous séduisent en recherchant volontairement ce qu'elles ne disent pas. Une mesure peut être excellente et simple. Mais lorsqu'elle semble n'avoir aucun coût, aucun effet secondaire, aucune incertitude et qu'elle ne nécessite pour réussir que d'écarter ceux qui l'empêcheraient, nous devrions peut-être devenir particulièrement curieux. Non pour la rejeter automatiquement, mais pour regarder ce qui se trouve dans son angle mort.

Nous pouvons enfin prendre au sérieux les colères sans nécessairement accepter les coupables qu'on leur associe. Quelqu'un peut se tromper sur la cause de sa difficulté sans se tromper sur la difficulté qu'il vit. C'est probablement l'un des enjeux démocratiques les plus importants : **ne pas abandonner les problèmes réels aux seuls acteurs qui proposent d'en désigner les responsables les plus commodes.**

Et maintenant ?

À l'approche de 2027, saurons-nous encore préférer une explication qui nous oblige à réfléchir à un coupable qui nous permet de ne plus le faire ?

Poursuivre la réflexion

Pierre Rosanvallon — *Le Siècle du populisme. Histoire, théorie, critique*, Seuil, 2020. Rosanvallon permet de dépasser l'idée du populisme comme simple outrance politique. Il montre qu'il porte une conception particulière de la démocratie, notamment une représentation homogène du peuple et une méfiance envers les corps intermédiaires. Il éclaire directement notre question : lorsque le peuple est imaginé comme un bloc, toute médiation peut finir par apparaître comme une confiscation.

Edgar Morin — *Introduction à la pensée complexe*, ESF, 1990. Morin apporte le contrepoint essentiel à cette logique. Penser la complexité ne consiste ni à compliquer artificiellement le réel ni à renoncer à agir. Cela consiste à conserver les relations, les contradictions et les interdépendances nécessaires pour comprendre ce qui produit réellement un phénomène. C'est précisément ce que le récit du coupable unique tend à supprimer.

Pierre-André Taguieff — *L'Illusion populiste*, Berg International, 2002. Taguieff permet de replacer le populisme dans une histoire beaucoup plus large et surtout de ne pas l'enfermer mécaniquement dans une seule famille politique. Les formes et les adversaires désignés changent ; certains ressorts demeurent. Cette diversité est importante si l'on veut combattre un mécanisme plutôt qu'un camp.

Chantal Mouffe — *Pour un populisme de gauche*, Albin Michel, 2018. Sa présence est volontairement contradictoire. Mouffe considère qu'une construction politique du « peuple » peut constituer une stratégie démocratique légitime. La lire oblige donc à ne pas transformer notre critique en nouvelle évidence : la question n'est peut-être pas de savoir s'il faut invoquer le peuple, mais ce que l'on fait de sa diversité lorsque l'on prétend parler en son nom.

Les principales idées à retenir

- **Le populisme ne simplifie pas seulement les solutions ; il simplifie les responsabilités**, en transformant volontiers des causalités multiples en un récit opposant victimes et coupables.
- **Un responsable n'est pas nécessairement la cause d'un système.** Identifier les responsabilités reste indispensable, mais ne dispense jamais de comprendre le mécanisme qui produit le problème.
- **La complexité ne doit pas devenir une excuse pour être incompréhensible.** La réponse démocratique à la simplification populiste est moins la complexité que la clarté.
- **Le peuple n'est pas un personnage doté d'une volonté unique.** La démocratie organise précisément la coexistence durable de citoyens aux intérêts et aux aspirations contradictoires.
- **Combattre le populisme suppose de reprendre le terrain de l'intelligibilité** : prendre les problèmes et les colères au sérieux sans accepter automatiquement les coupables qu'on leur propose.